



La pointe de Saint David's Head dans le Pembrokeshire, ce lieu au bout du monde où Bernard Hoëpffner a disparu.

DISPARITION

# Un traducteur à la mer

*De Mark Twain à Will Self, en passant par Joyce ou Orwell, BERNARD HOËPFFNER avait traduit les plus grands, de façon MAGISTRALE.*

*Il a été emporté par une vague, AU PAYS DE GALLES*

Par ANNE CRIGNON

**L'impensable** est survenu le 6 mai dernier, un samedi, au pied d'une falaise du pays de Galles : Bernard Hoëpffner a été emporté par une vague. Depuis, l'évocation de cette disparition ne cesse d'émouvoir ce que Paris, Londres ou New York comptent d'éditeurs et d'écrivains. Chacun y va de son éloge sur la finesse de ce traducteur, reconnu comme un des plus grands du métier, à la fois classique (Orwell, Melville, Twain)

et contemporain (Coover, Sorrentino, Self). Sur sa délicatesse aussi. Avec son allure d'échassier charmeur, sa grâce mélancolique et cet anneau d'or à l'oreille, insolite dans le milieu intellectuel et universitaire qui était devenu le sien. L'homme suscitait d'emblée la curiosité et très vite l'affection. Il venait de rendre aux Editions Tristram un manuscrit intitulé « Portrait du traducteur en escroc ».

Deux jours avant l'accident, Bernard Hoepffner s'est levé aux aurores. Dans un petit sac à dos, il a mis le trois fois rien qu'il emportait à chaque voyage et l'ordinateur sans lequel ce travailleur perpétuel ne serait allé nulle part. Il a fermé sa maison en pierre à Dieulefit, dans la Drôme provençale, et caché la clé sous un pied de vigne. Puis il est parti pour le pays de Galles, ses ciels changeants, ses landes sauvages, ses colonies d'oiseaux et le chemin de contrebandier escarpé qu'il dévalait autrefois pour aller pêcher avec son frère, là où dans quarante-huit heures il disparaîtra. Une fois à Londres, un train l'a mené à Swansea, un autre à Haverfordwest. Un car l'a déposé à la pointe de Saint Davids' Head – la fin du monde se mérite. Au St Davids Cross Hotel, il s'est enregistré sous le faux nom de Wilkes, ce qui, bien sûr, ajoute à l'énigme de sa disparition.

Le samedi 6 mai, donc. A 15h10, un couple sur le sentier côtier aperçoit en contrebas un homme qui nage bizarrement habillé, avec un sac à dos. La femme crie : « Ça va ? » L'homme répond que non. Le Gulf Stream étend jusqu'ici ses courants mauvais, l'eau est froide. Le couple appelle les secours. Quand les sauveteurs sont là, des bateaux, des hélicoptères, l'homme a disparu. On le cherche jusqu'à la nuit. Seul son blouson en peau lainée est retrouvé sur un rocher.

Le lendemain, la BBC et le « Guardian » relaient l'appel de la police. Homme de type européen porté disparu, blanc, la soixantaine, visage longiligne et « *sourcils clairs très marqués* ». Cette précision ôtera d'emblée tout espoir qu'il puisse s'agir d'un autre lorsque son frère, Jacques Hoepffner, alerté par les gens inquiets de l'Atlas (l'Association pour la Promotion de la Traduction littéraire), tapera « Saint David's Head » sur Google et verra s'afficher les avis de recherche.

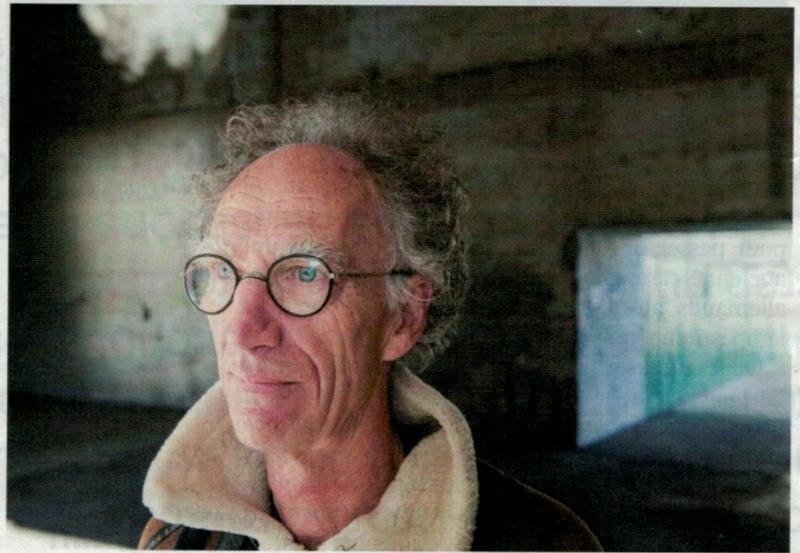
La mer a gardé le corps trente-trois jours. On l'a retrouvé le 9 juin à l'aube sur Tywyn Beach, dans le nord, à 100 miles de la pointe Saint-David. Que Bernard Hoepffner disparaisse d'une manière si peu commune et, oserait-on dire, si belle, n'a guère étonné. Des amis « *troublés* » par le déconcertant de l'histoire et l'usage d'un pseudonyme se sont demandé s'il n'avait pas choisi de tirer ainsi sa révérence, à 70 ans. A écouter les uns évoquer le lycéen, le frère, et les autres, le mari, l'ami, le compagnon, on voit beaucoup de romanesque en filigrane d'une existence passée « *à se réinventer* », disent-ils, et une aptitude toute shakespearienne à prendre la vie pour un théâtre. Bernard Hoepffner avait d'ailleurs sur le visage la leur amusée qui signale ce recul.

## DANS LA DÈCHE À LONDRES

Retour en arrière. Il a 15 ans et un esprit contestataire dans une famille bourgeoise. Deux ans plus tôt, il a annoncé à ses parents qu'il ne croyait plus en Dieu. « *Tu seras privé de dessert* », ont-ils répondu. Il se rêve en peintre mais son père polytechnicien exige un destin respectable pour ses cinq enfants. L'indocile renonce aux Beaux-Arts et commence des études d'architecture

qu'il déteste à cause du bizutage humiliant des maîtres. Une ligne de fuite se dessine en 1969, l'année du service militaire. Il échoue à se faire réformer mais, pour rien au monde, il ne passera l'uniforme. A quelques jours d'être enrôlé, il quitte la France – s'il y revient, c'est la prison. Le déserteur gagne Londres et Whitechapel, ce quartier d'immigration jamaïcaine et pakistanaise malfamé alors, *so chic* aujourd'hui. La rue s'appelle Wilkes Street. Wilkes... comme son pseudonyme au St Davids Cross Hotel.

Avec Helen, une Anglaise qu'il a rencontrée en France, il s'installe dans une ancienne maison de huguenots que lui loue l'artisan du rez-de-chaussée qui fait des intérieurs de sacs à main. Des amis sont passés



### BIO

**Né en 1946 à Strasbourg (Bas-Rhin), Bernard Hoepffner s'est noyé le 6 mai 2017, au pays de Galles. On lui doit de nombreuses et excellentes traductions. Il venait de rendre un manuscrit intitulé « Portrait du traducteur en escroc ».**

les voir. Ils racontent la poésie d'une rue où s'alignent des façades hautes de briques noircies. Dans leur maison, il n'y a rien ou presque. Elle est vide d'objets et de meubles, pleine de leur joie de vivre. Bernard va souvent sur le terrain vague d'à côté, dévasté depuis 1945 par les bombes, pour discuter avec les clochards défoncés à l'alcool frelaté. Parler avec qui se présente, sans préjugés, et sans le mépris social répandu dans les esprits les mieux cultivés, sera toujours l'une de ses manières remarquables.

Pour gagner sa vie, il fait des ménages. Ses employeurs ne sont pas dupes de la bonne éducation de ce grand garçon qui pose le balai quand il arrive près des bibliothèques. Le milieu d'art londonien lui ouvre ses portes. Il apprend le soclage, l'encadrement, se spécialise dans les objets ethnographiques d'Océanie tout en poursuivant ses lectures – il vole dans les librairies, parfois dans les bibliothèques. Alfred Jarry, Gracq, Rimbaud, Borgès, Conrad, Melville, Shakespeare, Sterne, Joyce ou Beckett composeront dans vingt ans le puzzle géant de son érudition. Mais pour l'heure, il monte une affaire à lui, Framery, qui marche très bien. A 35 ans, il revend tout pour ➤



A La Haye, en 2011.

➔ aller vivre sur la pointe de Saint David's Head. Ses amis affluent dans ce coin désert du Pembrokeshire pour passer une nuit ou deux chez lui, dans une ancienne casemate de surveillance de sous-marins allemands, au-dessus de la mer, éclairée par deux lampes-tempête – il n'a pas l'électricité.

On le suit jusqu'aux Canaries, à El Hierro, où il est parti en bateau-stop, une terre « où l'on ne trouve ni cours d'eau, ni source, ni puits, la seule eau utilisable étant celle que l'on stocke dans des réservoirs quand il pleut en automne », écrira-t-il plus tard, dans l'un des nombreux articles dispensés au fil de ses traductions. Il achète un bout de terre pour y cultiver la patate et la figue. Sa fille est née là-bas, mais Helen n'est pas emballée à l'idée d'emmener Chloé en classe à dos d'âne, alors ils se quittent.

## MARK TWAIN RESSUSCITÉ

Pour rentrer en France, tristement, il a dû se « soumettre » : effacer le crime de lèse-armée a consisté à faire amende honorable auprès de l'attaché militaire de l'ambassade de France à Londres. Il est à Lyon désormais. Catherine Goffaux, libraire à Villeurbanne, le convainc de faire bon usage de son impeccable bilinguisme et, dit-elle, « de la tour de Babel dans sa tête ». Grâce à elle, Bernard relance ses dés en 1988. En plus du registre des mariages, ils signent ensemble une série de traductions. Les auteurs se succèdent et non des moindres – Thomas Browne, William T. Vollmann, Gilbert Sorrentino, Nicole Krauss, Martin Amis. Bernard Hoepffner participe à cet événement que fut en 2004 l'« Ulysse » de Joyce revisité par une équipe de traducteurs chez Gallimard, « une schizophrénie à huit », a-t-il dit. Il donne une nouvelle traduction d'Orwell (sa Correspondance), en qui, secrètement, il se reconnaît.

Dans la maison de Dieulefit, il est dès l'aube penché sur ses feuillets. Son long cou lui donne l'allure d'un

oiseau concentré sur cet exercice de déconstruction minutieux et inspiré qu'il compare au jazz. La traduction devient l'affaire de sa vie, ce « retour incessant entre l'esclavage, le décalque, d'une part, et le vol libre, de l'autre », a-t-il écrit. Le vol libre, il sait faire. Traduire, c'est faire violence à la langue française. Il cite Victor Hugo, « sans pitié pour les pauvres petits estomacs qui sont candidats à l'Académie ». Lui avait le scrupule de ne surtout pas « lisser les textes et les arranger », explique Jean-Jacques Rosat, son éditeur chez Agone.

Avec Catherine, il passe six ans et tous leurs loisirs sur les 2 000 pages d'« Anatomie de la mélancolie » de Robert Burton, un chef-d'œuvre de la Renaissance non traduit en français – c'est comme si on n'avait pas traduit Montaigne en anglais. Au départ signé « Démocrite le Jeune », c'est un traité à visée encyclopédiste sur les pensées et les émotions humaines, la mélancolie incluant notre dépression moderne. Wikipédia, à l'époque où Hoepffner et sa femme se lancent dans ce travail monstre, est encore dans les limbes de la dystopie : l'acquisition de 500 livres leur sera nécessaire pour contextualiser et bien comprendre Burton.

Burton disait travailler « Anatomie de la mélancolie » pour échapper à la mélancolie. Cinq siècles plus tard, Hoepffner traduit la mélancolie pour les mêmes raisons. Se transporter continûment d'un univers conceptuel à l'autre, changer de siècle, chercher des heures (parfois des jours) un mot juste ou rare, s'oublier en somme, est une réponse possible aux inquiétudes existentielles. Il a traduit quelques essais aussi : « Des syndicats domestiqués. Répression patronale et résistance syndicale aux Etats-Unis » (Raison d'agir, 2003) ou « L'École des ouvriers. Comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers » (Agone, 2011). Tout l'intéresse, du « follement hermétique » (ce sont ses mots) au populaire.

Et voici que justement, à lire et relire Mark Twain, il se dit qu'il n'est plus possible de laisser des gosses de 12 ans se vouvoyer sur les bords du Mississippi comme Camille et Madeleine de Fleurville dans les pages de la Comtesse de Ségur. Il existait onze traductions de « Huckleberry Finn ». Les Editions Tristram lui commandent la douzième en 2006. Ô joie ! Car Twain est alors considéré en France comme un gentil raconteur d'histoires pour enfants, pas davantage, quand l'Amérique porte depuis longtemps « Huck Finn » au firmament des lettres. Bernard Hoepffner, venu au monde au bord du Rhin en 1946, disait : « Mon fleuve c'est le Mississippi, c'est tout l'art de Mark Twain. »

Il a traduit « Oliver Twist » et « Huckleberry Finn », encouragé par les enfants de sa nouvelle compagne, Suzanna Matvejevic, traductrice elle-même, avec qui il est parti vivre à La Haye. Suzanna garde l'incroyable correspondance de 1 000 pages qui a suivi leur rencontre et leur coup de foudre lors d'un congrès de l'Association française d'Etudes américaines. Il y a quatre ans, Bernard est retourné vivre seul à Dieulefit, son chez-lui, mais ses cendres seront dispersées sur la pointe de Saint David's Head, parmi des milliers d'oiseaux. ■

**IL CITAIT  
VICTOR HUGO,  
"SANS PITIÉ  
POUR LES  
PAUVRES  
PETITS  
ESTOMACS  
QUI SONT  
CANDIDATS À  
L'ACADÉMIE".**